

Notes de lecture

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre–décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1966). Notes de lecture. *Liberté*, 8(5-6), 175–185.

L'AVALEE DES AVALES, ROMAN PAR REJEAN DUCHARME, EDITIONS GALLIMARD, PARIS 1966, 288 PAGES.

Ouais ! J'aurai donc été un de ceux-là qui ont eu le courage de lire jusqu'à la dernière ligne, le curieux roman de M. Réjean Ducharme. C'est un livre où les trouvailles de style sont nombreuses, à moitié plein de drôleries, toujours de méchancetés, qui s'inscrit étrangement dans cette vogue de sadisme qui déferle présentement sur la littérature, le cinéma et le théâtre. Jeune auteur canadien de vingt-quatre ans, M. Ducharme était totalement inconnu au Canada jusqu'au milieu de l'été, alors que nous apprenions que Gallimard venait d'accepter trois de ses romans. « L'AVALEE DES AVALES » vient de paraître. Suivront « L'OCEANTHUME » et « LE NEZ QUI VOQUE ». M. Ducharme, on le voit, ne manque pas d'humour quand il s'agit de trouver des titres : nous souhaiterions qu'il en ait toujours autant dans son premier roman. Dans « L'AVALEE DES AVALES » il raconte l'histoire d'un petit monstre, Berenice Einberg qui a choisi, dès son plus jeune âge, la haine, la méchanceté, et la cruauté et qui ne trouve une justification à sa propre existence qu'en autant qu'elle fasse souffrir les autres. Précocement amoureuse de son frère et de quelques autres filles de son âge, Bénénice se plaît à injurier son entourage qui le lui rend bien. Son père l'envoie poursuivre ses études à New York et finalement en Israël où elle continue à faire des frasques dans l'armée israélienne à la frontière de la Syrie.

Le livre est trop long. On s'y ennue fermement plus d'une fois et les calembours et contrepétories de M. Ducharme ne sont pas toujours amusants.

Le style et le ton du récit sont cependant remarquables : phrases courtes et percutantes, comme des stylets. M. Ducharme ne craint pas les raccourcis.

Mais tout cela est un jeu auquel nous ne croyons pas et l'exemple d'une littérature gratuite où les personnages ne sont que des paravents. Quelque chose comme une décadence.

J.-G. P.

LA RACE DES SEIGNEURS, ROMAN PAR JACQUES BRENNER, PARIS 1966, EDITIONS ALBIN MICHEL.

Jacques Brenner a toujours eu la littérature dans le sang et pas seulement le goût de la chose écrite, mais celui de la vie littéraire, de la vie littéraire parisienne, avec ses clans, ses chapelles, ses querelles, ses brouilles. Il y joue le rôle d'un observateur attentif, aimable, narquois, un peu distant, réfugié dans une sorte de bon sens ironique et amical qui n'exclut pas, çà et là, de sérieux coups de patte.

A son arrivée dans la capitale, Jacques Brenner écrit beaucoup et publia aussi des récits dont il semble ne plus vouloir faire mention aujourd'hui, n'avouant en somme que huit livres dont une anthologie de Roger Martin du Gard (avec une préface), un savoureux *Journal de la vie littéraire 1962-1964*, paru l'an dernier et qui contient « *De la paille et du gain* », un récit à la fois alerte et audacieux, *Trois jeunes tambours* et une autobiographie *La Tour Saint-André*.

On voit que Jacques Brenner a choisi des modes d'expression bien différents, mais en gardant une incontestable unité, celle d'un esprit ouvert, curieux, formé par les maîtres qu'il se reconnaît : Jean Schlumberger, Marcel Arland, Jacques Chardonne. Les citer suffit à rappeler que notre auteur se veut un moraliste et qu'il se situe délibérément dans une certaine ligne « modérée » : je veux dire que Brenner n'est pas naturellement attiré par le Surréal, le Fantastique, le Mystique, l'Extravagant, le Picaresque, le Lyrisme. Ecrivain français à la manière traditionnelle (mais sans doute cette assertion l'irriterait-elle ou le ferait-elle sourire...) Jacques Brenner sait pourtant ne pas se restreindre à ses goûts, mais au contraire enrichir, élargir ceux-ci. Il a toujours voulu, avec la *Revue 84* d'abord, puis avec les *Cahiers des Saisons* grouper des écrivains qui sont aussi ses amis auxquels il voue une admiration lucide. Rassembleur mais non chef de file, Jacques Brenner décerne de justes hommages à Jean Cocteau, Paul Morand, Jacques Chardonne, André Dhotel. Les *Cahiers* ont voulu honorer Armand Robin, comme ils ont publié Armen Lubin, Alfred Kern, Jean-Louis Bory, Jean-Louis Curtis, Solange Fasquelle, Matthieu Galey, Camille Belguise, etc... Des numéros spéciaux ont été consacrés à Marcel Schneider qui fut le professeur de Brenner. Ce dernier a eu l'idée de demander à la Vicomtesse de Noailles Marie-Laure, d'écrire son journal dans les *Cahiers* et cette heureuse idée a permis la publication d'un remarquable petit livre le *Journal d'un peintre*. Ce journal a paru dans la collection des *Cahiers des Saisons* publié jusqu'ici par les Editions Julliard, collection où l'on trouve l'extraordinaire roman de Christopher Isherwood, *Mr. Norris change de train*, le charmant *Iphigénie en Thuringe* de Ghislain de Diesbach et, d'un jeune écrivain égyptien Christian Ayoub Sinano, *Pola de Pera*, (poèmes et petits récits de la plus extrême drôlerie).

Mais c'est assez parlé des qualités d'animateur reconnues à Jacques Brenner : venons-en plutôt à cette *Race des Seigneurs* qu'il a lui-même défini comme un « petit supplément à l'essai de Thomas de Quincey, *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*. Entreprise originale qui tient du reportage, de l'essai, du traité de morale et qui s'attache à cette fascination du crime dont témoigne le goût évident, bien qu'inavoué, de nos contemporains pour la guerre. « La beauté du crime, du pillage, du vol et du viol demeure dans nos guerres actuelles ». On croit entendre un écho des *Fleurs du Mal*. La lecture de *La Race des Seigneurs* peut être complétée par celles de *Jack l'Eventreur* (par Tom Cullen, Ed. Denoël).

Après une préface où il justifie son propos, Jacques Brenner nous présente quatre cas exemplaires et célèbres : l'affaire Petiot (le docteur assassin, Capitaine Valéri du réseau Fly Tox), l'affaire Matuska, l'affaire Kürten (le vampire de Dusseldorf) et l'affaire Loeb-Leopold (dont s'inspira Hitchcock pour son fameux film *La Corde*).

Jacques Brenner conclut son livre par une présentation de Lautréamont, Isidore Ducasse ayant « fait de son héros un prestigieux criminel et n'ayant cessé d'être préoccupé par le problème du mal ».

Il n'était pas question de résoudre ce problème pour Brenner, ni même de le poser dans toute son étendue. Mais, par des exemples significatifs, exposés avec une sorte d'humour sardonique, une attentive et cruelle lucidité, Jacques Brenner nous rappelle avec raison ces grands pans d'ombre qui sont tout autour de nous et, probablement, si nous n'y prenons garde, en nous.

R. T.

LE BRUIT DES AMOURS ET DES GUERRES, ROMAN PAR LUC BERIMONT, EDITIONS ROBERT LAFFONT, PARIS, 1966, 344 PAGES.

Luc Bérumont a écrit une oeuvre poétique considérable et de bonne qualité; il est l'un des derniers admis dans la collection des «Poètes d'aujourd'hui».

Homme de radio et grand défenseur de la chanson, Luc Bérumont est aussi un romancier qui, depuis 1949, a publié cinq romans dont *Le Bois Castian* qui lui valait le Prix Cazes en 1964.

Son dernier roman, *Le Bruit des Amours et des Guerres*, est un beau livre où les jeux de miroirs se mêlent les uns aux autres, offrant toutes sortes d'images du coeur de l'homme.

Quentin L'Hermite est bien installé dans la société, marié, père de grands enfants. Il s'offre une fugue de quelques jours avec une jeune fille, Clotilde, dont il souhaite, depuis plusieurs mois, devenir l'amant. Le rendez-vous est pris à Capri et Quentin s'attend de vivre une profonde histoire d'amour. Mais très tôt, il sera déçu et s'abandonnera à revivre près d'elle et dans le soleil de l'Italie, les nombreuses étapes de sa vie antérieure, bousculée par la guerre et ses insondables suites tant physiques que morales.

Quentin se laisse aller avec plaisir à ses souvenirs et la jeune Clothilde disparaît peu à peu et quand elle le quitte, il dit sans colère: «Vivre a émoussé le tranchant de mes jugements définitifs». «Certains croient que je suis devenu bon».

Quentin, arrivé à cet âge terrible de la sagesse, traverse le monde à sa recherche, comme il se l'avoue. «Je suis l'arme et la cible, la plaie et le couteau», se disait-il à lui-même quand Clotilde lui reprochait ses absences, lui reprochait de ne pas distinguer autre chose que lui-même.

Luc Bérumont, avec grand talent, sait introduire dans le récit tous ces rappels, ces souvenirs, ces scènes atroces ou comiques dont Quentin se nourrit constamment et qui lui reviennent en mémoire à tout instant.

Il y a dans ce livre beaucoup de verve et de pittoresque; c'est une sorte de fresque d'une période de l'histoire qui a marqué tant d'êtres humains, et qui ne peut laisser personne indifférent.

J.-G. P.

LA JOUE DROITE, PAR CLAIRE MARTIN, MONTREAL 1965, EDITIONS DU CERCLE DU LIVRE DE FRANCE, 212 PAGES.

Ce deuxième tome des mémoires et souvenirs de Madame Claire Martin paraît environ un an après le premier dont il est la suite rigoureuse et implacable. C'est un peu comme si l'éditeur avait divisé, en deux parties sensiblement égales, un manuscrit unique de près de 500 pages. Il aurait été préférable, si l'on tenait au principe des deux tomes, de les publier simultanément. Car ce deuxième tome est la suite si naturelle, immédiate et précise du premier tome, que l'on s'explique mal pourquoi cette suite nous arrive un an après. Nous ne sommes pas dans une autre étape de la vie de l'auteur; il n'y a pas de brisure, ni de changement marqué. C'est tout simplement la suite du chapitre précédent.

Et pourtant, après cinquante pages, il se passe quelque chose que l'on a d'abord du mal à formuler mais qui est tout simplement le fait que le récit ne concerne plus l'enfance, mais l'adolescence. Et le portrait du père qui était déjà bien tracé dans le premier tome devient ici encore plus précis. Mais cette fois, — et c'est le sentiment que j'ai eu à plusieurs reprises, — l'auteur prend davantage ses distances. Nul doute aussi que les événements qu'elle relate ont agi moins vivement sur l'adolescente que sur l'enfant qui a eu à établir et à vérifier tous ses mécanismes de défense.

L'auteur consigne des faits, des événements, décrit le rôle de chaque acteur de ce drame (il est admirable qu'elle ne cherche en aucun cas à se grandir ou à se justifier) et ce livre en arrive parfois à prendre l'allure d'un procès-verbal.

Tout au long de l'ouvrage, Madame Claire Martin a tracé le portrait le plus dur qui se puisse imaginer d'un homme. De son père. Ou plutôt, elle décrit avec tant de précision, et souvent de détachement (je n'ai pas trouvé autant de détachement dans le premier tome) cet homme qu'il en arrive à tracer lui-même son propre portrait.

Le livre se termine sur une belle phrase de libération. Après le mariage d'une de ses filles, le père fait encore une colère aux autres, ne manquant pas de leur servir la morale la plus grossière et la plus habituelle. L'auteur écrit, et c'est la dernière phrase du livre: « Il parla longtemps, mais personne ne l'écoutait ». Cette phrase signifie liberté, espoir, avenir.

J.-G. P.

LA QUARANTAINE, ROMAN PAR JEAN-LOUIS CURTIS, PARIS, 1966, EDITIONS JULLIARD.

Jean-Louis Curtis occupe une place fort enviable dans notre littérature contemporaine. Au seuil d'une jeune maturité, il a déjà connu la gloire des Prix (*Les jeunes hommes* ont obtenu le prix Cazes en 1946 et *Les Forêts de la nuit*, le prix Goncourt en 1947.) Depuis vingt ans, Jean-Louis Curtis a publié un excellent essai, *Haute Ecole*, neuf romans et récits (*Les Justes Causes* et, il y a deux ans, *Cygne Sauvage*) des traductions de

Shakespeare; il a adapté au théâtre *Mademoiselle Adélaïde* de Gobineau et, en remarquable angliciste, *Les Ailes de la Colombe* d'Henry James.

Ajoutons que Jean-Louis Curtis appartient avec Jean-Louis Bory, Jacques Brosse, Matthieu Galey, Marie-Laure, Solange Fasquelle, Milorad, Marcel Schneider, à l'équipe des *Cahiers des Saisons* qu'a su, avec une heureuse ténacité, réunir Jacques Brenner.

Avec *La Quarantaine* qui, à peine publiée, connaît un vif succès, Jean-Louis Curtis s'est attaqué à une tâche difficile : écrire, vingt ans après, la suite des *Jeunes Hommes*. Il n'est jamais facile d'écrire la suite d'un roman réussi; il n'est pas facile non plus de nous mettre en présence des mêmes personnages qui, eux aussi, ont vingt ans de plus et abordent cette redoutable « quarantaine ».

C'est donc la difficulté d'être, dont nous parle l'auteur : survivre, tomber dans la routine, demeurer d'éternels adolescents, sombrer dans l'ennui, dans le plaisir le plus bas, se laisser aller au cynisme et à la désillusion. Autant de tentations auxquelles cèdent nos héros de province (seule la tentation mystique ne les attire pas, je dirais même que leur religion, lorsqu'elle existe, est purement sociale). Curtis, né dans le Sud-Ouest, prend volontiers comme cadre de ses romans, le Béarn. Ici, l'histoire se déroule dans une petite ville nommée Sault-en-Labourd par le romancier; elle change, cette petite ville, les beaux quartiers se déplacent, des immeubles modernes viennent troubler une ordonnance séculaire. Et change aussi la vie même de province qui s'est mise au goût du jour. Et la « société » de Sault n'est plus tout à fait ce qu'elle était. Précisément Bruno Marcillac est en train de se ruiner tout doucement. N'avoir jamais travaillé, se laisser un peu trop aller aux joies de la gastronomie, à l'étourdissement quotidien de l'alcool, engraisser, perdre la tête pour une fille, se trouver au bord du crime, tel est le destin de Bruno Marcillac que la vie semblait avoir comblé, avec une femme charmante, de beaux enfants, une solide aisance. Tout cela pour se faire cracher à la figure par sa maîtresse : « Vous me dégoutez, vous êtes gros, vous êtes moche... »

Le destin des Comarieu est moins noir, mais d'une mélancolie traitée en demi-teinte. André s'est cru des dons d'artiste : il sait qu'il ne sera jamais un écrivain. Déçu par ses enfants, il ne parvient pas à communiquer avec sa femme. Ce sont deux êtres fermés, meurtris, qui jouent avec tenue le jeu qu'impose leur situation sociale. Jean Lagarde, lui aussi, ancien condisciple, est un aigri physiquement peu plaisant; il n'appartenait pas au même monde, il a toujours rêvé d'arriver, mais d'arriver à Sault : ce qu'il cherche, c'est une revanche contre sa jeunesse. Et grâce à sa femme, non moins avide, mais tellement plus tenace et inventive et qui a l'idée de monter une agence immobilière pour exploiter le « boom » de Sault, il « parviendra ». Comme il le dit lui-même, le ressentiment, la haine même ou l'humiliation peuvent être aussi des sources de vie, d'énergie.

Et puis, il y a les enfants. Suzy, fille d'André et de Claire Comarieu, si différente de l'idéal paternel est une bonne idiote qui suit ponctuellement la mode. Du style yéyé à celui de Proust, il y a loin évidemment; et voici sa soeur, Catherine, et Pierre, l'aîné des Marcillac et Nicolas, son cadet, beau, intelligent, si étrangement doux; il y a Michel Lagarde, un petit dur. Les relations entre parents et enfants sont plus délicates qu'autrefois; la seule autorité ne semble plus suffire. Les Marcillac et les Comarieu sont obligés de marier précipitamment Pierre et Suzy. Une fois encore la

face sera sauvée. Mais le scandale éclate lorsque Bruno Marcillac abandonnera les siens, se ruinant pour une fille de rien. André Comarieu sombrera-t-il dans la neurasthénie ? Les Lagarde vont-ils vraiment prendre rang dans une ville naguère si exclusive ? L'horreur de vieillir, l'horreur de la mort, hante tous ces personnages qui, depuis vingt ans, dans cette bonne petite et heureuse cité du Sud-Ouest, continuent leur petit ballet : mariages, baptêmes, achats et ventes de terrains, fêtes de famille, escapades à Paris, parties de chasse. Comme si nous étions en 1850. Mais soudain le Temps est là et les marque au front...

A décrire ces scènes de la vie de province, Jean-Louis Curtis a certainement pris grand plaisir. Et il nous distrait en traçant d'une plume fort leste un excellent portrait du grand écrivain Bonneteau, dans lequel les admirateurs de *L'Épithalame* et de *Vivre à Madère* pourront retrouver des traits familiers. La manière dont sont rendus les jugements moraux, littéraires et politiques du grand homme introduit une note comique (n'oublions pas que Jean-Louis Curtis est un remarquable auteur de pastiches) dans un livre fort noir.

Le sommet de ce très bon roman qu'est *La Quarantaine*, se situe à sa fin, exactement à la page 308 : il y a là sept pages consacrées à une « explication » entre Bruno Marcillac et son fils Pierre qui sont proprement admirables. Par la sobriété, par l'intensité, par la vérité de cet instant si rare où deux êtres tout proches et pourtant si lointains, parviennent à communiquer quelques minutes, à exprimer, même confusément, cette ardeur, cette amertume, ce feu, cette cendre, cette passion, ce frisson qui les habitent, qui les poussent vers quelle neige, vers quelle paix, vers quel néant...

R. T.

VOLTAIRE, PAR JEAN ORIEUX, PARIS, 1966, EDITIONS FLAMMARION.

Voltaire n'a cessé d'être célèbre. Certains ont dénoncé son hideux sourire. Aujourd'hui, M. Henri Guillemin s'est fait le champion de l'antivoltaireanisme au bénéfice de Jean-Jacques Rousseau qui croyait en Dieu. Les persécutions de Grimm et de Diderot; non moins réelle la manie de la persécution dont souffrait l'auteur du *Contrat Social*. Pourtant à y regarder de près, s'il est vrai que les rapports entre Voltaire et son confrère genevois ont été tendus, si les affinités étaient nulles, si tout chez le richissime pamphlétaire devait irriter l'âpre moraliste hypocondriaque et si tout chez ce dernier devait exaspérer un homme d'esprit, à la tête froide, il ne semble pas que Voltaire ait eu des procédés odieux vis-à-vis de son rival; il lui a même témoigné à plusieurs reprises de la bienveillance.

Il est vrai que Rousseau croyait avec toute sa sensibilité d'écorché, il est non moins vrai qu'à bon droit les révolutionnaires de 1803 saluaient en lui leur maître, car il était profondément révolutionnaire. Alors que Voltaire vit dans un monde immobile, dans une société dont il n'imagine pas qu'elle pourrait s'écrouler; alors, il se contente de la railler, de la fustiger, d'en dénoncer les abus, l'intolérance, les injustices (mais non l'injustice réservée à une classe : des injustices commises à l'égard du chevalier de la Barre, de Callas, de Sirven, de Lally-Tollendal). C'est un réformiste. C'est aussi un déiste et un anarchiste. Mais, bien sûr, le Dieu de Voltaire et le Roi de Voltaire sont démystifiés, c'est-à-dire qu'ils ne sont plus que le couronnement d'un édifice social qu'à sa manière et inconsciemment Voltaire a contribué à renverser autant que Rousseau.

Tout cela, et bien d'autres choses, car la vie de Voltaire est intarissable, fertile en incidents dramatiques, vous le trouverez en lisant l'excellent *Voltaire* (Editions Flammarion) de Jean Orioux. Ce gros livre mené rondement suffit à peine pour rendre compte d'une activité prodigieuse exercée par un perpétuel mourant — et ces agonies manquées qui finissaient par faire sourire l'Europe, étaient réelles — et l'un des mérites de Jean Orioux est de nous avoir expliqué la constitution physique de Voltaire, cette nature frêle et nerveuse, prompt à s'éteindre comme à reprendre des forces. Corps chétif animé d'une volonté, d'une passion ardente, secoué de rages froides mais aussi d'enthousiasmes, corps maladif qui a privé Voltaire, toute sa vie, d'une vraie sensualité, mais ne l'a pas préservé de la salacité (comme dans le cas de sa fameuse nièce Madame Denis, une sottise et une gredine), ni n'empêché d'admirables amours — mais des amours de tête — comme celui qu'il éprouva pour la belle Emilie, Madame du Chatelet. Sur toute cette partie si importante de la vie de Voltaire à Cirey et à Lunéville, il faut lire aussi les excellents ouvrages que consacra G. Maufras à la Cour du roi Stanislas Leczinski en Lorraine et la remarquable et charmante vie de Boufflers et de Madame de Sabran, publiée il y a deux ans par Mme Janine Delpech.

André Maurois a parlé quelque part de « l'allegretto » de Voltaire et rien ne définit mieux une vie et une oeuvre aussi réussies, aussi célèbres. Quel tour de force que d'avoir, au siècle des « Despotismes éclairés » (mais plus despotes qu'éclairés, comme le montre l'épisode Frédéric II. Voltaire s'y montre comme à l'habitude indiscret, exaspérant, mais le Roi Philosophe s'y révèle odieux et l'admirable est qu'il finit tout de même par avoir un peu peur, non d'un caractère instable, mais d'une plume indomptable) à finir sa vie en seigneur de Ferney, narguant les puissances avant de mourir de gloire à Paris, couronné comme le Roi Voltaire qu'il fut. Et c'est cela qui est admirable et, en somme, inégalé, (il y a eu au XIXe siècle, la royauté de Chateaubriand, mais elle s'exerçait de manière si différente), cette primauté de l'intelligence, cet empire de l'esprit.

Il est vrai que Voltaire a su en même temps amasser une immense fortune : businessman de premier ordre, suéculateur sans trop de scrupules, il a été aussi à l'avant-garde du progrès en agriculture, et le seigneur féodal de Tournai et de Ferney n'a fait que du bien à ses paysans.

Ce milliardaire, ce pamphlétaire, ce journaliste de génie, cet agité, ce touche-à-tout qui avait un goût malheureux pour la politique, ce snob humilié par la noblesse et jurant d'avoir sa revanche, cet auteur dont l'oeuvre complète est immense et, du reste, n'a plus été rééditée misait, pour passer à la postérité avant tout sur son théâtre et nullement sur ses contes.

Il se croyait l'égal de Racine, ses contemporains le jugeaient grand poète. Or son théâtre est presque entièrement illisible, même *Zaire* et *Mérope*. J'ai pourtant vu, il y a quelques années à Paris, salle Valhubert, grâce à Demay et à la troupe de la SNCF à l'effort desquels on ne rendra jamais assez hommage, une piécette de Voltaire toute de charme et de grâce.

Quant à la production poétique de Voltaire, on ne peut qu'en sauver une vingtaine de pièces qui valent par l'esprit, la pointe, et aussi par cette grâce. Ce sont les qualités qui rendent immortels les Contes, les Lettres. Mais il ne faut pas non plus oublier l'oeuvre d'historien : *Charles XII*, le *Siècle de Louis XIV*. Et, bien sûr, avant tout, il y a l'inégalable, l'énorme correspondance... Il faut refaire maintenant des éditions de Voltaire

pour redécouvrir de grands pans de son oeuvre aujourd'hui négligés ou oubliés. Une grande anthologie de sa correspondance avec de bonnes notes devrait paraître en édition courante.

En somme, le philosophe n'était pas un philosophe, le poète n'était pas un poète, le tragédien nous a découvert Shakespeare sans l'aimer et pourtant Voltaire est un très grand écrivain. Est-ce à dire, comme on l'a prétendu si souvent, qu'il a été superficiel? *Candide* répond de manière fulgurante à cette critique facile. Est-ce à dire que Voltaire a été entièrement admirable ou méprisable? Ni l'un, ni l'autre, ni saint, ni monstre: capable d'assez laides actions mais aussi d'extraordinaire générosité et d'actes de courage surprenants. Voltaire contradictoire, divisé en lui-même mais rassemblé par la frénétique passion de vivre, nous donne tout de même un prodigieux exemple. Celui d'un homme qui n'a vécu que pour et par l'esprit. Un esprit caustique, sec ou plutôt net (mais Voltaire, médiocre amant, savait être excellent ami), tonique vivifiant; Voltaire ne dessèche pas, comme on le croit trop facilement, il incite à bouger, à changer, à ne pas s'endormir, à remuer des idées, à mettre en doute, à penser dangereusement.

Que Jean Orioux ait su nous communiquer cette passion est tout à l'honneur d'un auteur et d'un livre qui fera date et servira longtemps à mieux connaître et même à aimer le jeune Arouet et le vieil auteur d'Irène.

R. T.

FEUILLES D'ERABLE ET FLEURS DE LYS, ANTHOLOGIE DE LA POESIE CANADIENNE-FRANÇAISE, (TOME 2), PAR PIERRE CABIAC, PARIS 1966, EDITIONS DE LA DIASPORA FRANÇAISE, 248 PAGES.

C'est un malheur que d'avoir à rendre compte de ce livre, mais le passer sous silence serait aussi mal. L'auteur de cette anthologie de la poésie canadienne-française est débordant d'une bonne volonté touchante, mais il n'a aucun sens critique.

Ce deuxième tome est consacré à la période contemporaine (1930 à 1965); le nom d'Anne Hébert n'y est même pas mentionné, non plus que ceux de Roland Giguère, Fernand Ouellette, Gatién Lapointe, etc. Mais l'auteur, ingénieur français vivant à Baltimore, consacre cinq (5) pages à Soeur Marie du Rédempteur. C'est le nombre moyen de pages qu'il consacre à chacun des poètes de « la génération montante », i.e. les moins de quarante ans. Je vais transcrire avec soin la liste de tous les poètes de cette section: Françoise Massicotte-Beauchamp, Anna Barsaleu-Bérard, Alphonse Coulombe, Raymonde Gravel, Jean-René Guay, Madeleine Guimont, Madeleine Leblanc, Ghislaine Savard-Marcotte, Andrée Trépanier-Martimbeau, Jeanne Breton-Robitaille, Janine Simard. Ces poètes de grande (!) renommée n'ont pour la plupart publié aucun livre. M. Cabiac a d'inquiétantes sources de renseignements...

Pour donner ici une idée du sérieux de ce compilateur, je voudrais citer quelques extraits du texte qu'il consacre à l'inévitable Roger Brien: « Avec Roger Brien, le Canada a trouvé son Péguy et, aujourd'hui, par le

souffle de ses vers et son immense fresque poétique « Prométhée », son Homère, son Virgile ou son Dante. (...) Mais, papillon diapré poussant la porte de sa chrysalide, il (Roger Brien) attendait dans le charmant silence de Nicolet la grande naissance de son oeuvre géniale. C'est en 1965 qu'il la délivra au monde. (...) Tel un Juvénal canadien, il jette l'anathème sur notre monde moderne et critique la pensée trop matérialiste de nos jours ainsi que cet art informe qui se dit grand ».

Arrêtons-nous là, en regrettant que la poésie canadienne soit aussi mal présentée.

Rappelons que cette anthologie en deux tomes est publiée à Paris aux éditions de la Diaspora française, dirigées par François Hertel qui avait préfacé le premier tome.

C'est à s'interroger ...

J.-G.P.

LES MANGEURS D'ETOILES, ROMAN PAR ROMAIN GARY, GAL-LIMARD, PARIS 1966.

La carrière de Romain Gary en littérature est apparemment celle d'un auteur à succès depuis *l'Education Européenne* jusqu'aux *Racines du ciel* qui, voici quelques années, lui valurent le Prix Goncourt.

Plusieurs récits adaptés au cinéma, de hautes récompenses littéraires, un classement parmi les auteurs de « best sellers », son mariage avec la ravissante et célèbre Jean Seberg, tout semble fait pour rassurer le grand public friand de gloires bien établies, faciles à étiqueter.

Pourtant, et dès ses premières oeuvres, Romain Gary se révèle tout autre à ses lecteurs : comme un homme préoccupé des grands problèmes de son temps, engagé (héros des Forces Françaises Libres, Gary n'était pourtant pas Français d'origine), mais engagé sans jamais perdre sa liberté de jugement et de conscience. Savoir servir sans jamais s'asservir, c'est l'une des leçons d'une vie qui a été dans l'un des plus beaux livres de cet après-guerre, *La Promesse de l'Aube*. Gary s'y montre à la fois fidèle et fantasque, tendre et viril, fervent et plein d'un humour souvent féroce.

Toutes ces qualités, la lucidité et la drôlerie, ses autres livres en témoignent : *Gloire à nos illustres pionniers* est un recueil de nouvelles dont quelques-unes d'une exceptionnelle qualité. *Lady L.* est une charge d'un irrésistible et macabre comique. (Gary a toujours eu le goût du macabre. Voilà peut-être, chez lui, un trait « Europe Centrale »).

L'an dernier, Romain Gary publiait un très gros volume : *Pour Sganarelle*, tout différent puisqu'il s'agit d'un essai. Non un essai à la manière classique, bien ordonné, développé suivant toutes les règles, mais une sorte d'essai-confession, de monologue sur la littérature, le rôle de l'écrivain, les formes nouvelles de l'art, la technique romanesque, le réalisme, etc... Avec des longueurs, des redites et parfois un peu d'éloquence, de complaisance envers soi. *Pour Sganarelle* est une protestation contre la littérature nouvelle, contre le nouveau roman, et tout ce que celui-ci dénote parfois de pauvreté, d'obscurité par incapacité de s'exprimer ou volonté d'épater, d'abstraction recouvrant un grand vide, de procédé masquant une indigence de l'imagination. Bien sûr, le « Nouveau Roman » ou tout au

moins certaines des oeuvres qui s'y rattachent à tort ou à raison, n'est pas que cela. Mais il est aussi cela et les dangers qu'il comporte, l'influence pernicieuse qu'il peut exercer sont tels que le copieux manifeste de Romain Gary venait bien à son heure. Ce manifeste est en quelque sorte la préface des oeuvres romanesques à suivre, la première étant précisément les *Mangeurs d'Etoiles*, parus récemment avec le sous-titre « La comédie américaine ».

Comédie singulièrement riche en situations cocasses, mais aussi tragiques. Romain Gary s'y confirme comme étant le premier de nos romanciers picaresques.

Notre écrivain a voulu raconter une histoire pittoresque et terrible, celle de visiteurs venus dans un Etat d'Amérique Centrale, gouverné dictatorialement par un Indien, le « Lider Maximo ». Ce n'est pas un roman à clé, bien que de nombreux chefs d'état Latino-Américains rappellent le tyran décrit par Gary : l'effroyable brute guatémaltèque décrite par Miguel-Ange Asturias dans ce prodigieux roman, *le Président* — le Colonel Batista à Cuba — Trujillo, à Saint-Domingue, et tant d'autres, au Honduras, au Nicaragua, dans toute cette zone du monde abandonnée aux exactions de généraux corrompus et aux grandes sociétés américaines du type *United Fruit*.

Dans ce pays sinistre où règne la terreur et l'absurde vit une population ignorante et misérable, dont le seul recours est dans la drogue. « Mangeurs d'Etoiles » parce qu'ils se soutiennent par des substances hallucinogènes tirées des cactus ou de champignons.

Mais ce ne sont pas seulement les indigènes qui, pour se sauver du désespoir, atteindre la béatitude, retrouver l'absolu, deviennent « Mangeurs d'Etoiles ». Tous les visiteurs, Américains idéalistes, artistes de cirque convoqués pour amuser le dictateur, Européens en mal d'aventure ou épuisés des guerres et révolutions occidentales, tous à leur façon se nourrissent d'étoiles : consomment chaque jour leur ration d'idéal dévoyé, de morale imbécile, d'illusions.

Le Président, José Almayo, qui s'est voué au mal avec une sorte de fanatisme candide, ne s'intéresse aux magiciens, aux prestidigitateurs que dans l'espoir du numéro inédit, sensationnel, un numéro qui permet de vaincre tout ce qui nous enchaîne : la pesanteur, la solitude, la mort — un tour de passe-passe pour devenir le maître de la vie — un seul truc, mais l'étincelle même de la foi...

C'est pour cela qu'entre le brigandage, la terreur, l'ivresse de la Tequila, Almayo et ses collaborateurs toujours prêts à le trahir et à se trahir font venir une bande de singuliers touristes : le Dr Horwat qui appartient « à une Eglise moderne et éclairée » et qui nous fait penser à Billy Graham, Charlie Huhn l'impressario, Agge Olsen le ventriloque avec son mannequin, un malheureux cubain exhibitionniste, Manulesco, le grand artiste qui joue du violon la tête en bas.

Et puis il y a Radetzky qui joue les rôles de conseiller nazi et est devenu le confident d'Almayo. Et cette jeune américaine éthylique, nymphomane, malade et folle « d'idéalisme aveugle, de confuse aspiration dans sa poursuite de cette nouvelle frontière dont parlait jadis Kennedy ». Cet idéalisme absurde lui donne une sorte de pouvoir sur le Président ; grâce auquel s'élève dans la capitale un admirable et haut édifice, la Biobliothè-

que, modèle du genre, si utile à tout pays démocrate, même lorsque la presque totalité des habitants sont analphabètes. Ou encore la pauvre fille qui fait installer un téléphone ultra-moderne qui ne sera en définitive utile qu'à la police.

Tous ces fantoches appellent « quelque chose de surhumain ». Toute sa vie, le jongleur Antoine a rêvé de laisser à la France, sa patrie, une incomparable découverte, celle du secret qui permet de jongler avec treize balles. Mais on ne jongle pas avec treize balles, aucune folie généreuse, aucune morale douceâtre, aucun truc ne permettent d'arriver à quoi que ce soit. Et même pas l'Art. Et même pas Dieu, puisque le Diable lui-même est un imposteur de plus.

Il n'y a donc peut-être qu'à « jouer jusqu'au bout son rôle et demeurer fidèle jusqu'à la mort à la comédie et au personnage que nous avons choisi ».

Jouer le jeu, même dérisoire, avec une sorte de stoïcisme et d'humour amer et lucide. Telle semble bien être la leçon d'un roman fourmillant d'invention, riche de situations atroces et grotesques. Au passage, c'est toute la conception du bien américain à l'usage des autres nations qui est sauvagement moquée. La bonne conscience est de toutes les farces l'une des plus odieuses. Mais, une fois assumé pour ce qu'il est, un jeu, ce jeu de la vie peut être plaisant. Le pessimisme musclé de Romain Gary n'exclut pas le plaisir, ni la bonté. Ce qu'il faut pour parcourir le chemin devant nous c'est du sang-froid, du courage et il est préférable d'aller aussi vite que possible, sans oublier de rire, quand il faut, fût-ce de soi.

R. T.

U.S.A. PAR SANCHE DE GRAMONT, COLLECTION L'ATLAS DES VOYAGES, EDITIONS RENCONTRE, LAUSANNE 1966, 210 PAGES.

C'est à un tour d'horizon des Etats-Unis aussi complet qu'il soit possible de l'imaginer en deux cents pages, que nous invite le journaliste Sanche de Gramont.

L'auteur évite les deux pièges dans lequel s'embourbe la plupart des auteurs français qui écrivent sur l'Amérique : la louange excessive et le mépris souverain. Une solide documentation de base, la connaissance exacte de ce pays qui en contient plusieurs, le souci de ne pas se laisser égayer par les apparences, de rechercher au delà du pittoresque ou du ridicule les traits véritables et un caractère national, voilà les qualités qui lui permettent d'écrire un livre-reportage qui évite toutes les caricatures du film de Reichenbach, L'AMERIQUE INSOLITE.

M. Sanche de Gramont dégage les traits dominants de la civilisation américaine, ses raccourcis et ses peurs, ses tabous, ses excentricités, son immoralité et son puritanisme. Mais surtout ses qualités, son irrésistible mouvement en avant. « Ainsi, écrit-il, l'Amérique souffre de la dégradation des valeurs sur lesquelles elle s'est construite, et devenues moyens d'action dans une société dominée par l'esprit de concurrence et l'âpreté au gain. Dans cette perspective, la vraie immoralité est l'échec. On montrera plus d'indulgence envers un homme d'affaires qui triche sur ses impôts et qui a recours à des procédés commerciaux malhonnêtes, envers une actrice qui accorde ses faveurs à un producteur pour obtenir un rôle, envers un homme politique qui calomnie son rival qu'envers le naïf qui n'a pas compris les vrais ressorts de la société et persiste à suivre, avec tant soit peu de succès, les enseignements des *Founding Fathers* ».

Ainsi va l'Amérique...

J.-G. P.